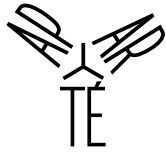


FRANÇOIS COUPERIN

PIÈCES DE CLAVECIN

TROISIÈME LIVRE (13^e & 18^e ORDRES)

BLANDINE
VERLET



Enregistré par Little Tribeca du 1^{er} au 4 mai 2017 à l'Hôtel de l'Industrie (Paris).

Direction artistique : Nicolas Bartholomé

Prise de son : Nicolas Bartholomé et Ignace Hauville

Montage et mixage : Clément Rousset et Ignace Hauville

Mastering : Ignace Hauville

Blandine Verlet joue une copie fidèle d'un clavecin Andreas Ruckers de 1636. L'instrument est issu d'un ravalemment (agrandissement) respectueux et exemplaire de l'instrument d'origine par Henri Hemsch en 1763 et construit par Anthony Sidey et Frédéric Bal à Paris en 1985.

Accord et tempérament : début XVIII^e siècle, anonyme, diapason *la* 405

Préparation de l'instrument : Anthony Sidey

Photo © Nicolas Maslowski

Design © 440.media

English translation © John Thornley

AP170 Little Tribeca © 2017 © 2018

1 rue Paul Bert, 93500 Pantin, France

apartemusic.com

FRANÇOIS COUPERIN

(1668-1733)

BLANDINE VERLET

clavecin

PIÈCES DE CLAVECIN. TROISIÈME LIVRE (1722)

Treizième ordre en *si* mineur

1. Les Lys naissants *Modérément et uniment* 3'05
2. Les Roseaux. Rondeau *Tendrement, sans lenteur* 3'33
3. L'Engageante *Agréablement, sans lenteur* 4'31

Les Folies françaises, ou Les Dominos

4. La Virginité sous le Domino couleur d'invisible. Premier couplet *Gracieusement* 0'44
5. La Pudeur sous le Domino couleur de rose. 2^e couplet *Tendrement* 0'40
6. L'Ardeur sous le Domino incarnat. 3^e couplet *Animé* 0'42
7. L'Espérance sous le Domino vert. 4^e couplet *Gaiement* 0'44
8. La Fidélité sous le Domino bleu. 5^e couplet *Affectueusement* 0'57
9. La Persévérance sous le Domino gris de lin. 6^e couplet *Tendrement, sans lenteur* 0'49
10. La Langueur sous le Domino violet. 7^e couplet *Également* 0'42
11. La Coquetterie sous différents Dominos. 8^e couplet *Gaiement* 0'32
12. Les Vieux Galants et les Trésorières surannées sous les Dominos pourpres et feuilles mortes. 9^e couplet *Gravement* 0'59
13. Les Coucous bénévoles sous des Dominos jaunes. 10^e couplet *Coucou coucou* 0'43
14. La Jalousie taciturne sous le Domino gris de maure. 11^e couplet *Lentement et mesuré* 0'58
15. La Frénésie ou le Désespoir sous le Domino noir. 12^e couplet *Très vite* 0'44
16. L'Âme-en-peine *Languissamment* 4'29

Dix-huitième ordre en *fa* majeur

- | | |
|---|------|
| 17. La Verneuil. Allemande | 5'34 |
| 18. La Verneuillète <i>Légerement et agréablement</i> | 2'10 |
| 19. Sœur Monique. Rondeau <i>Tendrement, sans lenteur</i> | 4'01 |
| 20. Le Turbulent <i>Très vite</i> | 2'37 |
| 21. L'Attendrissante <i>Douloureusement</i> | 3'35 |
| 22. Le Tic-toc-choc ou Les Maillotins. Pièce croisée. Rondeau <i>Légerement et marqué</i> | 3'38 |
| 23. Le Gaillard boiteux <i>Dans le goût burlesque</i> | 4'26 |

PIÈCES DE CLAVECIN. PREMIER LIVRE (1713)

Troisième ordre en *ut* mineur

- | | |
|---------------------------|------|
| 24. La Favorite. Chaconne | 5'25 |
|---------------------------|------|

Troisième Livre
de pièces
DE CLAVECIN

Composé par

MONSIEUR COUPERIN,

*Organiste de la Chapelle du ROY; ordinaire
de la Musique de sa Chambre; et cy-devant
Professeur-maître de composition, et d'accompagne-
ment de MONSIEUR LE DAUPHIN Duc de
Bourgoigne, Père de sa MAJESTÉ.*

Prix 22^l. 10^s. en blanc.

A PARIS

Chez { *L'Auteur rue de Louvois au Coin de la Cour
Le Sieur Boivin à la Règle d'or, rue S. Honoré vis à
vis la rue des Bourdonnois.*

Avec Privilège du Roy.

1722

Cette Plaque est gravée par de Borey, & celles de la Musique par Louis Blou.

Le clavecin de Couperin

Fort du succès de ses deux précédents livres – publiés en 1713 et en 1716 –, François Couperin fait paraître en 1722 son *Troisième Livre de pièces de clavecin*, assorti des *Concerts royaux*. L'auteur livre toujours des préfaces à la gravure de ses différents ouvrages, au travers desquelles il fait montre d'une grande exigence, distillant détails et précisions jugés indispensables à la bonne exécution de ses pièces. Ainsi, il explique dans son *Troisième Livre* l'accouplement des claviers présidant à l'exécution de certaines pièces dites « pièces croisées », et rappelle une fois encore l'exigence d'une bonne réalisation des agréments. Soucieux de compléter la tablature minutieuse parue notamment en 1717 dans *L'Art de toucher le clavecin*, Couperin ajoute aussi dans ce livre un nouvel ornement, une sorte de respiration ponctuant la ligne du chant. Car ce troisième recueil de *Pièces de clavecin* se veut plus abouti, témoignant d'une pleine maturité dans l'écriture du genre. Il reprend à son compte les innovations et caractéristiques des deux premiers livres, tout en développant un ton propre, plus gai et plus imagé.

Le *Treizième Ordre*, en si mineur, peut être véritablement considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de François Couperin pour le clavecin. Les « Lys naissants » qui en font l'ouverture ne sont sans doute pas sans rapport avec l'accession au trône du jeune Louis XV, quasi contemporaine à la parution du *Troisième Livre*. La délicatesse du style luthé de la pièce introduit une poésie et un raffinement exquis, tandis que l'instabilité due aux modulations successives évoque une idée de la fragilité. Cette même fragilité s'illustre à merveille dans la mélodie des « Roseaux » qui suit, mélodie posée sur une basse en *continuum* mouvant. À côté de ces imitations de la nature, « L'Engageante » ou « L'Âme-en-peine » apparaissent comme de véritables peintures de caractères. Cette dernière pièce, menée « languissamment », est bouleversante de sincérité et d'émotions. Débarrassée d'un discours superflu, elle s'enfonce au tréfonds de la mélancolie comme un épilogue douloureux. Quant aux *Folies françaises*, autrement baptisées *Les Dominos*, elles constituent le cœur de cet ordre si pittoresque. Il s'agit là d'un divertissement galant déclinant les célèbres *Folies d'Espagne* en

un bal masqué en douze volets. Chaque variation présente une allégorie assortie d'une couleur, sous un caractère tendre et féminin lorsqu'apparaissent la Pudeur, la Virginité, la Fidélité ou la Persévérance, et qui se fait plus téméraire avec l'Ardeur, la Coquetterie, et la Frénésie ou le Désespoir. Clin d'œil farceur, Couperin y introduit des Vieux galants accompagnés de Trésorières surannées, et des Coucous bénévoles – faut-il y entendre « Cocus » ? –, qui s'enveloppent de dominos des pourpres et jaunes subversifs.

On retrouve dans le *Dix-huitième Ordre en fa* mineur toute la palette à laquelle recourt François Couperin dans l'ensemble de ses *Pièces de clavecin*. C'est d'abord une allemande, tout à la fois noble et raffinée, portraiturant avec gravité un Verneuil dont la fille, gentiment surnommée « Verneuillète », se voit attribuer une pièce charmante et légère en imitations. Les pièces aux noms évocateurs, si chères à Couperin, sont représentées avec « Le Turbulent » et « L'Attendant », dont les caractères sont illustrés par un thème en majeur joyeux et naïf, marqué par des sauts d'intervalles pour la première, par une écriture ciselée et mélancolique dans un registre grave pour la seconde. La tendre « Sœur Monique » se range quant à elle du côté

des nombreux portraits d'inconnues que fit Couperin. Avant la parution même du *Troisième Livre*, ce rondeau avait fait l'objet de plusieurs parodies, dont un cantique et une chanson à boire, tous deux évoqués par Couperin dans sa préface. « Tic-toc-choc » appartient aux pièces imitatives, légères et enfantines, reproduisant la percussion par des effets de batteries et d'arpèges distribués aux deux mains. Enfin, « Le Gaillard boiteux » pourrait aisément s'emparer d'un domino de couleur pour participer à la mascarade du *Treizième Ordre*, avec sa démarche martelée par un clavecin à l'allure orchestrale.

Bénédicte Hertz

Couperin's harpsichord

Building on the success of his two earlier volumes – which appeared in 1713 and 1716 – François Couperin brought out his *Third Book of Harpsichord Pieces* in 1722, along with some of his *Concerts royaux*. For the published editions of his works the composer invariably supplied prefaces; here we can see the demands he made on the performer, going into intricate detail and specifying particulars he believed to be essential for the correct performance of his pieces. In this *Third Book* he explained the coupling (and uncoupling) of the two keyboard manuals that governs the performance of those pieces he called ‘pièces croisées’ (with the hands crossing each other on different manuals, playing in the same register); and once again he reminded the performer of the necessity of interpreting the ornaments accurately. Wishing to complete the detailed list of ornaments he had already published in 1717 in *L’Art de toucher le clavecin*, in this latest volume Couperin added a further ornament, a kind of breath-comma punctuating the melodic line. He wanted this third volume of harpsichord pieces to be a culminating point, a testimony to the fullness

of his maturity in this kind of composition. Here he confirmed the innovations and features of his first two Books, while developing a personal tone that was more playful and colourful.

The *Ordre* [i.e. Suite] *no.13 in B minor* can be truly considered one of François Couperin’s greatest works for the harpsichord. The ‘Budding Lilies’ (‘Les Lys naissants’) that form the suite’s overture must surely have some connection with the young Louis XV’s accession to the throne, an event almost contemporary with the appearance of the *Third Book*. The delicacy of the lute-like broken-chord style of the piece lends it a poetic atmosphere of exquisite refinement, while the instability provided by its successive modulations evokes a sense of fragility that is even more perfectly demonstrated in the piece that follows, ‘The Reeds’ (‘Les Roseaux’), a melody poised above a continuously moving bass line. Alongside these imitations of nature, the ‘Girl flaunting her charms’ (‘L’Engageante’) and ‘The Lost Soul’ (‘L’Âme-en-peine’) seem to be portraits of real characters. The latter piece, marked ‘languishing’,

overwhelms with its sincerity and its emotional impact. Stripped of superfluous speech, it plunges the depths of melancholy like a tragic epilogue. As for the *French Follies*, also called *Domino masks*, they form the heart of this highly colourful suite. Here we have a divertimento in the galant style, presenting a host of different characters based on the traditional Spanish *La Folia* melody, in a masked ball in twelve sections. Each variation presents an allegorical quality associated with a particular colour: gentle and feminine in the case of Modesty, Virginity, Fidelity, and Perseverance, bolder for Devotion, Caprice, Frenzy, and Despair. In a tongue-in-cheek gesture, Couperin introduces Older Lovers accompanied by Superannuated Purse-Keepers and also Benevolent Cuckoos – cuckoos symbolising cuckoldry? – who sport masks of a disruptive purple-and-yellow hue.

The *Ordre no.18 in F minor* reflects the whole range of colours and styles to be found throughout François Couperin's *Pieces for the Harpsichord*. Firstly we have an allemande, both noble and subtle as well: a portrait of a man called Verneuil, whose daughter, playfully entitled 'Verneuillète', is the subject of a charming, light piece of imitative writing. The pieces with evocative names, so dear

to Couperin, are represented by 'The Restless Man' ('Le Turbulent') and 'The Endearing Girl' ('L'Attendrissante'), whose characters are depicted in the first case by a joyful, naïve theme in the major key full of leaping intervals, and in the second by a sharply delineated, melancholy style, in a low register. The tender piece 'Sister Monica' ('Sœur Monique') joins the other Couperin portraits of people we cannot identify. Before the publication of the *Third Book*, this rondeau tune had been the subject of several parodied versions, of which a hymn and a drinking song are both mentioned by Couperin in his preface. The celebrated 'Tic-toc-choc' is one of his picturesque, light, childlike pieces, with a percussive effect provided by the repeated notes brought about by hand-crossing, and the arpeggios distributed between both hands. Finally, 'The Lad with the Limp' ('Le Gaillard boiteux') sounds as if he might easily grab a parti-coloured domino and join in the masked revelry of the *Ordre no.13*: here his ungainly steps hammered out by a harpsichord with the full sound of an orchestra.

Bénédicte Hertz

LA COMPOSITRICE

récit

Rarement me fut donné le bonheur de rencontrer un être aussi doué pour l'élan, pour la joie.

Doué pour la vie, tout bonnement – une cloche de Pâques en toutes saisons, un pain de deux livres tout chaud encore.

Une tête large, généreuse, encadrée de cheveux lavés au savon de Marseille, séparés vers le milieu et à la hâte, et qui sèchent comme ça en taillant les roses et en parlant au chat assis sur la pierre près de la glycine, dans un jardin de treilles lourdes, d'herbes hautes, de pivoines odorantes, de boules de neige et de roses trémières. Un jardin en fouillis comme l'étaient ceux des nonnes ou des curés, au temps des cornettes en ailes de goéland et des soutanes à mille boutons.

Un visage construit, à la Beethoven.

Narines ravageuses, merveilles d'efficacité.

Œil aigu et liquide à la fois.

Œil qui voit très peu, mais tout, derrière les lunettes salvatrices.

Ses lunettes ne sont ni belles ni laides.

On ne les remarque pas tant elles sont nécessaires.

Un visage d'une bonté à faire fondre les Dolomites.

Rigueur. Attention. Justesse.

La moindre ride est à sa place, dans le sens de la vie.

Nulle déviation.

Nul trafic.

Visage ruche, organisé comme une fugue.

La tête est souvent penchée, le dos un peu lourd sous l'imperméable informe – ni gris ni beige.

Imperméable à tout faire.

Tablier d'écolier.

Manteau de tous les jours et des dimanches.

Blouse de jardinier.

Et blouse de Maître.

C'est un maître, cette femme-là.

Ce maître-là, tout le monde l'appelait Adèle.

D'ailleurs, c'était son nom.

Pour cette musicienne, l'enseignement était mission sacrée.

Elle s'y adonnait avec autant de ferveur qu'à son travail de composition.

Tôt levée – en bordure de jour et au creux du plus beau silence – elle s'asseyait à sa table jusqu'à midi et travaillait comme une moniale dorant une enluminure.

Elle écrivait sans fièvre, lisse face au temps.

Elle avait l'éternité devant elle.

Dans cette tranquillité, vigilante et libre, elle travaillait comme sous dictée.

Elle cuisinait le silence, entrait dans ses fins fonds et en extirpait de neuves organisations.

Son esprit nomade et aventurier, trouvait la clé des champs.

Elle s'affairait à distordre le temps, à le désorienter.

Elle le désaccordait.

Il en perdait le nord.

Adèle avait choisi cette nouvelle vie, très sédentaire.

Décidé ce retour à sa petite ville natale.

Elle y avait obtenu un emploi d'enseignement dans sa toute fraîche école de musique.

Ce choix avait sa préférence.

Simplement.

N'obéissait à aucun caprice.

À aucune modestie.

Il répondait à son goût profond d'éveiller.

Elle l'entendait sonner du plus profond d'elle-même.

Claire.

Juste.

Elle était jouée de Londres à Tokio, de Lisbonne à Leningrad.

On l'invitait régulièrement à donner des cours magistraux dans les lieux voués aux musiques contemporaines.

À leurs dieux – leurs cortèges de fanatiques, de papes et autres Ayatollahs –, aux guerres de religion qu'ils inventent – elle préférait l'odeur des pivoines et celle des lilas.

Adèle n'avait pas le culte des enfants.

Elle n'avait d'ailleurs le culte de personne.
Mais un goût immodéré pour les humains.
Une disponibilité infatigable.
Due peut-être à son absence d'inclination au souvenir.

Elle habitait l'instant comme le potiron l'espace du potager.
Insolemment.

Elle vivait des instants joufflus.
Au teint vif.
C'est peut-être ce talent qui la plaçait de plain-pied avec l'état d'esprit des enfants.
Leurs aspirations.
Leurs questions.

Si elle n'était pas toujours sûre de leur enseigner la musique, ce qu'on attendait d'elle, elle était certaine de leur apprendre à respecter leurs rêves.

À ne jamais les trahir.
En cela, à devenir des individus acceptables.
Éveillés.
Prêts à tout.

Vivants, en somme.

Cette vocation d'institutrice, peu comprise de ceux qui se flattaient de la bien connaître, la remplissait de joie.

C'est par l'oreille qu'Adèle devina une présence dans la maison voisine, mitoyenne de la sienne.
Une sorte de jérémiade jouée à l'harmonica.
Ce fut d'abord si doux, si ténu, qu'elle ne put situer la source de ce pleur.
Ne résonnèrent ni rires, ni appels, ni claquements de volets.
Ni ordres, ni désordres.

Aucun de ces remous et tumultes accompagnant généralement la découverte d'un nouvel univers par des humains jeunes ou vieux.

Rien qu'un souffle dessinant en ellipse une mélodie souffrante.
En creux, en aspiration.
À la façon d'un sanglot de tout petit enfant.

Par la suite, suspendu aux couleurs de l'invisible, cet indice sonore à la limite de l'audible lui deviendrait tristement familier.

Il se doubla de visions fugitives.
Elliptiques elles aussi.
Mais muettes à l'écoute.

Adèle profite de cet instant où le soleil atteint la glycine – vers huit heures en ce début de septembre – pour s'accorder une pause café.

Elle le fait la veille et le garde au chaud sur le poêle, poumon ronronnant de sa pièce à tout faire.
Elle le boit, ignoble, et s'en amuse.
Ignoble et très sucré.
Comme les gosses, elle empile trois sucres au fond d'un immense bol marron et marbré.
Ébréché.

Elle ouvre la porte fenêtre donnant sur le jardin, s'installe sur la pierre, à la place encore froide du chat.
Lents déjà, les restes de nuit basculent vers le jour.

Elle hume le café noir, l'odeur forte de la véronique.
Celle, insinuante, de la glycine remontante.
Contemple les gerbes d'or.
Les asters automnaux, timides encore.

Tous ces cadeaux de fin d'été.

Elle le voit pour la première fois – le verra tous les jours suivants – perché au sommet du mur.
Immobile.
L'oreille happée par sa main droite, comme elle le serait par un coquillage.

Réplique extasiée du petit matelot de Carpeaux.
Écoutant la mer.
Intense.
Papillonnesque.
Imprévisible comme un lézard.

Il est là.
Disparaît.
Le temps d'un battement de cil.
Comme lézard et papillon, silencieux.

Ce petit garçon est une énigme.
Une énigme, la mélodie de l'harmonica.

Dérivées elle ne sait d'où, deux existences naufragées échouent à quelques mètres de sa vie.
Posées là.
Comme des points de suspension.

Le petit garçon

Sa maman au visage trop pâle, à la voix belle comme si toujours elle chantait, avait dit, tu verras tu verras.
Son petit garçon a grandi sans qu'elle ait pris le temps de s'en apercevoir.
Il a poussé à son insu.
Comme poussent les orties blanches.
Sans faire de bruit.

Elle lui avait dit tu verras, la maison révèle d'abord un visage sévère.
Mais tourné le bouton de la porte (il est rond, en cuivre doré, il te faudra le faire reluire), poussée cette porte verte
et un peu lourde, tu découvriras la caverne d'Ali Baba.
Les marionnettes pour toi démêleront leurs fils. Ceux de leur histoire.

Sans crainte, tu apprivoiseras les masques.
Un à un.
Les balinais et les africains.
Les vénitiens, les guatémaltèques.

Ils te livreront leurs sortilèges.

Les pianos déploieront pour toi la splendeur de leur sourire de sphynx égyptien.

Avec Vincent, vous tirerez les rideaux.
Ce Papa juvénile à vie.
Il ne l'appellera jamais que par son prénom.

Vous tirerez les rideaux.
Ouvrirez les volets côté rue.
Les portes-fenêtres côté jardin.

Vous dresserez la grande échelle le long du mur de la voisine.
Tu pourras y grimper.
Et rejoindre ces drôles de papillons odorants montés sur des échasses, aux couleurs de feu, de flamme, de forêt nord-américaine début octobre.

Tu verras, tu verras comme se mêleront pour toi, petit Prince perché, les parfums des deux jardins confondus.
Tu respireras très fort et tu seras heureux parmi les giroflées à l'odeur têtue.

Tu goûteras les mirabelles trop mûres, gorgées de soleil.
Les quetsches poisseuses, bruissantes de guêpes.
Vertes encore, les noix seront lourdes aux branches des noyers.
Et rouges déjà les pommes.

Tu verras, tu verras, mon petit elfe aux yeux de hibou.
Aux yeux de Foujita.

Aux yeux clairs qui voient un monde flou, mais le devinent si bien.

La serre autrefois servait d'atelier à mon parrain.

Désormais, ton Papa y travaillera.

Il installera un coin juste pour toi.

Pour y faire tes devoirs.

Dessiner.

Rêver.

Tu seras heureux dis.

Tu dois être heureux.

Quand viendra le froid, Vincent allumera les plus beaux feux pour toi.

Alors les marionnettes grimaceront étrangement.

Jouant du feu et des flammes, elles inventeront un théâtre d'ombre et de lumière.

Tu n'auras pas peur.

Dans des coussins très doux, bois de rose, lie de vin, bleu pervenche, vert amande, jaune de Naples, tu aménageras un nid.

Et tu t'endormiras.

Elle parlait elle parlait, Ella.

Sa voix chantante psalmodiait une histoire comme on nous en raconte pour nous endormir et on nous cache la fin pour pas nous effrayer, mais nous on la connaît par cœur, la fin, et on reste là tout seul avec cette grande peur cachée sous les draps.

Elle lui caressait les cheveux et taisait ce qu'il devinait. Du fond de son ventre au plus petit recoin de son cœur.

Plus d'une fois, murmurées à voix basse, il avait entendu des paroles irrecevables.

À couper la respiration.

Trois mois.
Six mois au plus.

Il souriait.
Pour lui faire la vie plus légère.
Tout seul, restait avec sa peur.
Froide comme un lit qu'il eût fallu bassiner.

Elle avait empaqueté tous ses habits.
Ceux d'hiver, ceux d'été.

Dans son nouveau sac d'école, il avait rangé son walkman, ses cassettes, sa lampe de poche pour apprivoiser les masques, un liquide pour faire briller le bouton de la porte, glissé dans une vieille chaussette.

Vincent n'a pas ouvert les volets.
N'a pas tiré les rideaux, n'a pas allumé de feu.
Les masques, les marionnettes, ce sera pour plus tard.

Vincent n'a desserré les dents que pour les traîner sur celles de son harmonica auquel il confie des secrets qui donnent envie de pleurer.

Vincent a ses yeux des très mauvais jours.
Des yeux de soir d'orage.
Des yeux de loup qui pleure dans la nuit d'une forêt sibérienne.

Le petit garçon a fait briller la poignée ronde.
Créant un soleil pour se réchauffer.
Et parce qu'elle l'a dit.

Il dresse l'échelle.
Trop lourde, trop haute.
Décide d'installer ses affaires sous un des pianos.

Le plus accueillant.
Il les déplie, les lisse.

Les étale avec la gravité d'un servent de messe officiant pour la toute première fois.
Celles d'hiver, celles d'été.

De son sac d'école, il sort son walkman.
Toine l'avait piqué pour lui avant son départ.
Ainsi que plein de cassettes de son haute-contre adoré.
Il les empile.
Sa lampe de poche, il l'essaie.
Pour s'assurer qu'elle fonctionne.

Enfin, il déroule son duvet.

Tout de suite, maintenant, il faut apprendre le chemin de l'école.
Celui du boulanger, de l'épicier.
Comme elle a dit.

Le petit garçon traîne Vincent par la main.

Il le guide d'après le plan que dix fois, vingt fois il a dessiné, mémorisé.
Dans le dédale de ces rues étroites qui toujours montent.
Il a faim, il est fatigué.
Il fait trop chaud.
Il a soif.

Il a chaud, il a froid.
Il a chaud et froid et peur.

Peur d'être trop petit pour porter ce Papa-enfant qui fait rien que dormir et faire gémir un harmonica.
Il sent qu'il va pleurer.

D'un bond, Vincent surgit de son absence.
Corps et âme, fait volte-face.
Éclaboussant l'espace, il tourne sur lui-même.
Empoigne le Petit, le charge sur son épaule comme on chargerait un fagot de bois vert.
En avant, ma p'tite brindille.
À nous le meilleur goûter du monde.
Il l'entraîne enfin.

Elle avait dit, tu iras voir la compositrice.
Il te faudra faire des détours pour trouver le chemin de ta voix.
Un détour par ta voix d'enfant.
Par les voix d'autres instruments.
Elle soutient qu'il a une voix à la Kathleen Ferrier.
Lui, c'est celle d'Ella qu'il veut adopter.
Comme on attraperait la lune.

Tout faire comme elle a dit pour qu'elle ne soit plus pâle.
Que la vie lui soit légère.
Qu'elle non plus, n'enfouisse pas sa peur sous des draps.
Tout faire comme elle a dit, pour l'entendre encore parler et rire.

Plusieurs fois déjà de son observatoire odorant, il a épié la compositrice.
Elle a l'air vieille.
Comme lui, elle a de grosses loupes sur les yeux. Plusieurs fois, il a frôlé son regard.
Mais vite, vite il s'est sauvé.

Après sa première journée d'école, comme Vincent n'est pas là, il est décidé.
Il prend son courage à deux mains.

Un à un, il gravit les échelons de la grande échelle. S'assied parmi les giroflées.

Il balance des jambes un peu pensives.

Le haut du mur soudain est si haut.
Il hésite.
Et hop, saute les yeux fermés.

Il est accroupi dans l'herbe, tout replié sur sa main pressée sur l'écouteur.
Il tient la voix contre son oreille.
Le visage éclairé par le demi-sourire de l'enfant au coquillage.
Il en a pris la pose, assis sur un talon.

Visage levé vers les nuages, cœur battant, il écoute la mer.

À Ella, il veut offrir sa voix ronde et légère.
Sa voix de haute-contre, de haute mer.
Haute voilure contre vents et marées.
Vaisseau, arche de Noé.
Une voix-cape de Zorro, dague de chevalier.
Voix Durandal à la main de Roland.
Sans peur et sans reproche.
Qui tuerait la mort.

Sur son genou plié s'est posée une sauterelle, accordée au vert de son pantalon.
Ce joli insecte de personne, seul et maigre, il le prend délicatement dans sa main gauche.
Il monte sur la pierre cubique près de la glycine, frappe au carreau. Toc, toc, choc...
La compositrice fait une moue de chat.
Pas un sourire, pas un regard.
Un acquiescement.
Un mais oui, entre donc.

Comme chaque fois, c'est la plainte de l'harmonica qui marquera la fin du goûter, du dessin, du devoir.
Du dîner parfois.
Ce pleur de l'harmonica interrompra l'ébauche d'un mot, le lancer d'un trait.

À cette convocation sanglotée, l'enfant-plume, l'enfant-sauterelle s'évapore.

Un soir, l'harmonica tarde.

Tarde par trop.

Moudre du café, moulin calé entre les genoux, allumer un feu, y jeter quelques châtaignes et les entendre craquer puis embaumer toute la pièce, ces joies automnales, souvent ont apaisé son impatience.

Ce soir-là, rien ne parvient à le rasséréner.

Trop tôt tombé du nid, il vacille.

Comme la flamme d'une bougie perdue dans un terrain vague.

À la manière des enfants fiévreux, il perd des années à vue d'œil.

Tout mollement – somnambulique – il enfile son anorak.

Sur une banquette proche de la porte d'entrée, se recroqueville autour de son sac d'école.

En position fœtale.

Orphelin de lui-même, il en a oublié son walkman sur la table.

Adèle le pose doucement dans le creux de son bras.

Là où l'on poserait l'ours en peluche favori.

Place sur son oreille droite l'écouteur fétiche.

La musique passe par ses yeux qui finalement se ferment.

Femme de l'aube, Adèle s'assoupit, un livre sur les genoux.

Ses yeux s'ouvrent à l'appel d'une grande douleur.

Dans cette nuit de novembre, elle est face à une plaie ouverte.

La main crispée sur un harmonica, un homme dévisse.

Déglingué, en morceaux, Vincent.

Vincent

Il avait passé la moitié de sa jeune vie à se disloquer.

L'autre à rechercher les débris de ses osselets dispersés, comme autant de pièces d'une porcelaine chinoise.

Quand il parvenait à rajuster ses pas aux siens, rassemblé enfin, il s'enfermait dans le lieu qu'il appelait atelier.

Alors seulement il vivait.

Lucide, téméraire.

L'esprit et la main accordés.

Jouant à l'unisson.

Selon la nature du travail en cours, soumis, inventif.

Respectueux, Vincent, toujours.

Habile comme une dentelière de Pont-Aven, il découpe, assemble.

Dentelier de solides travaux, il colle, incruste.

Vincent est marqueteur.

Ses mains font fleurir l'arbre – ses circuits sanguins, ses saisons, ses âges, sa géographie –, l'os, la corne, l'écaille, et toute autre merveille cueillie au fond du ventre de mers proches ou lointaines.

Parfois il trompe l'œil, peignant avec une exactitude démoniaque, douloureuse, l'imitation de la marqueterie.

Il aime à l'excès ce jeu de miroir.

S'en émerveille.

S'auto-étonne.

Il compte parmi sa clientèle de riches arabes, l'Institut de leur Monde.

Ses frères les ébénistes.

Ou encore des luthiers, des facteurs d'instruments.

Des collectionneurs et des antiquaires.

Fin du fin, mais au loin, ces clandestins qui le font jubiler, les faussaires.

Échoué dans cette ville qui ne lui est rien, dans cette maison étrangère – qu’il aimera, quand enfin il aura la force d’en soulever les paupières –, il s’est laissé engloutir une fois encore.

La dépression – coups de grisou, paquets de mer, asphyxiants et meurtriers –, il se l’est prise en pleine gueule.

À peine retrouvait-il son souffle qu’une déferlante le cinglait de plein fouet – brièvement il s’apercevait alors de l’existence du petit garçon à ses côtés.

Chaque jour, la tempête s’acharnait plus rageuse.

Sur la grève, le jetait plus ruiné, plus seul.

De plus en plus rapprochées, ces lames de fond l’anéantissaient.

Ce jeu à répétition l’épuisait, le laissant prostré, transi.

Jusqu’à qu’il s’endorme en chien de fusil, réveillé brutalement par son propre cri.

Il regarde Adèle.

Sur son visage passe l’ombre d’un sourire, comme une main fatiguée.

Un excès d’amour et un trop plein de hargne se cognent. Au fond des yeux.

Noué dans la gorge, un cri bâillonné.

Une muette prière au bord des lèvres.

Le murmure supplié de l’harmonica.

Corps efflanqué, comme ceux de ces chats faméliques qui hantent à Rome les pourtours du Panthéon, il a quelque chose d’un vagabond.

Grand escogriffe qui n’en pourrait plus de porter depuis deux mille ans la douleur du monde, on le croirait fraîchement descendu de la croix.

Il regarde Adèle.

Paisible, pot de grès gris bleuté.

Elle lui présente une chaise.

Il s’y tasse.

S'écrase, tête entre les bras, sur le rebord de la table ronde.

En passant, sans y penser, elle pose une main sur son épaule.

Sur ce terrain miné, tout vibre.

Séisme.

Explosion.

Dans un « oh, merde ! pas ça » inaudible, Vincent éclate en sanglots.

Il se déverse par saccades.

Disséminé.

En mille morceaux.

Vincent appelle à l'aide.

Adèle pose deux grands bols bruns sur la table.

Dans le sien, elle empile ses trois sucres, calmement.

Elle mesure ses gestes.

Verse le café bouillant, en lenteur.

Même si le jour est lointain – les nuits sont longues déjà –, pour elle, l'heure du travail approche.

Vincent avale ce café trop chaud.

Comme on se flanque une claque.

Il se redresse.

Droit, presque électrique, se lève.

Mais il voudrait quelqu'un.

Un nom, une adresse.

Quelqu'un de vraiment bien.

Pas loin, à cause de son travail, à cause du petit aussi.

Elle comprend.

- Demain, passez vers une heure. Je n'ai pas école.

Adèle est déjà près du petit.

Il faudrait prendre soin de lui, pense-t-elle.

Elle ne sait pas clairement auquel elle songe, du grand ou du petit.

- Il serait si content de se réveiller dans un lit.

Vincent soulève l'enfant.

Si léger, si frêle.

Il salue Adèle de la tête.

Oublie son harmonica sur la table ronde.

En homme habitué au silence, Vincent parle par rafales.

Il parle à grandes enjambées, en grande hâte.

Il était fils, petit-fils de bouchers, neveu, petit-neveu de bouchers.

Il en était frère et cousin, cousin-germain et issu-de-germain.

Horde de gueules rouges, variante funeste des gueules noires du nord minier.

Aussi loin qu'il s'en souviennne, cette effroyable parenté lui laisse un goût âcre à la bouche.

Un goût de meurtre, de suicide.

Les deux à la fois.

Il est né à Néant.

Il rit.

Tout en se réservant une rasade du vin qu'il a apporté.

Il boit beaucoup.

Ne mange pas une miette de la quiche chaude qu'il avait posée sur la table.

Néant donc.

Du sang plein les mains.

Vincent a beau se les laver compulsivement, il ne parvient pas à les détacher de crimes qu'il n'a pas commis.
De cette honte au cœur, au front.
Il se sent maudit.

À l'école, tant de fois, on lui a sifflé casse-toi.
Allez casse-toi Millebris.
Vincent Millebris, c'est son nom.

Il rit pour la deuxième fois.

Il s'était cassé.
Au loin.
Toujours plus loin.
Cavalant de casse en casse.
De ceux qui salissent les mains.
Laissent des traces sur les casiers judiciaires.

La taule.

Il avait fini par y apprendre un métier.
Beau, noble.
Et qui sentait bon.
L'ébénisterie.
Un métier qu'il adorait.

Peu à peu il s'était réfugié dans les travaux de marqueterie qu'on lui confiait volontiers.
Ils permettaient de travailler en solitaire, ce qu'il aimait.

La connivence entre l'habileté de sa main et la compréhension qu'il avait des objets l'ont sauvé du pire.
Son respect des désirs de ses commanditaires, la probité des travailleurs du bois, les contacts avec le monde foisonnant d'érudition des facteurs d'instruments, l'ont élevé, enthousiasmé.
Tiré d'affaire pour de bon, qui sait.

Plus tard, il avait espéré partager le meilleur avec Ella.
Elle l'aimait d'un amour fou, salvateur, croyait-elle.
Dévastateur, pensait-il, comme tous les amours fous.

Et puis Toine avait grandi.
Hors-la-loi, insoumise.
Toute semblable à lui.

Il y a eu l'incendie.
Tout a basculé.

Maintenant, il est là.
Il appelle à l'aide cette femme sans âge.
Elle lui inspire une confiance inattendue.

En dépit de l'art qu'elle déploie à donner au café un goût aussi informel qu'un matin à la Santé.
Terne, terne.

Près de l'harmonica oublié, Adèle a déposé un papier où sont notés des noms, des adresses.
Qu'il prenne son temps.
Qu'il réfléchisse.

Il boit.
Beaucoup trop.
Il parle.

De sa grand-mère à peine sortie de l'enfance.
Elle s'appelait Blanche.
Elle était douce, Blanche.
Elle était jeune.

Jamais elle ne s'était faite à l'odeur du sang.

À la couleur du sang.

Le jour de ses dix-sept ans, elle donna naissance à son fils premier-né.

Après qu'il eut poussé son premier cri, tout ce rouge lui est monté à la gorge, à la tête et jusqu'aux yeux.
Elle n'a plus été qu'une grande colère, écarlate et silencieuse.

Avec les draps encore souillés de ses couches, elle s'est pendue sans bruit.

Pendant que les Millebris fêtaient, d'un petit coup de mousseux accompagné de biscuits à la cuiller, la naissance d'un futur boucher.

Ils n'eurent pas de mots assez durs pour qualifier le geste de la jeune mère morte.

On avait la langue bien pendue chez les Millebris.

Son fils unique, pour rattraper la bourde de Blanche, avait mis les bouchées doubles.

Il avait donné naissance à onze garçons.

Parmi ces enfants aux mains rouges, un vilain petit canard.

À plumes noires.

Portrait craché de Blanche.

Vincent.

Il était si attiré par cette jeune grand-mère trop tôt disparue que, chaque jour de son enfance, quand la maisonnée, bêtes et humains, dormait dans un silence un peu lourd à traverser, il trottait vers le cimetière.

Il en poussait la grille toujours entr'ouverte qui grinçait comme une girouette, se dirigeait sans hésiter vers sa tombe.

Il s'asseyait près de sa tête, sûrement posée sur un oreiller blanc et moelleux.

Sous le sinistre à *ma mère épouse*.

Il lui jouait de l'harmonica.

Par un matin très noir de décembre, traversé d'une bise coupante comme de l'herbe verte, coupante à en faire saigner des silex, Vincent a poussé la grille du cimetière.

Ces morts, ces pauvres morts n'ont pas de mots pour dire leur grande douleur.

Le vent glacé portait jusqu'au niveau de leurs oreilles une sonorité mate, comme celle produite par des noix sèches roulant sur un plateau métallique.

Ces morts, ces pauvres morts grelotaient de tous leurs os entrechoqués.

Vincent veut les réchauffer.

Tel le bœuf et l'âne gris communiquant à l'enfant divin la chaleur de leur haleine, pour Blanche et pour les compagnons de ses jours, de ses nuits – et jusqu'aux plus oubliés par Dieu et par les hommes –, Vincent souffle une chaude mélodie.

Elle les enveloppe d'une vapeur de hammam à l'odeur de foin, de lait et de purin, à la chaleureuse odeur d'étable.

Elle entoure le cimetière de son bras tiède.

Berce jusqu'à l'engourdissement les hôtes de ce lieu.

Vincent a ouvert les volets, a tiré les rideaux. Il a organisé l'atelier à sa convenance.

A moins fait pleurer l'harmonica.

Enfin avec le petit ils ont choisi une chambre, un lit.

Durant ces deux mois de turbulences, de trous d'air, il l'avait laissé camper sous l'un des pianos.

Si Adèle avait un faciès à la Beethoven, son jeune voisin en avait la passion.

Il étudia en cette fin d'automne et tout l'hiver qui suivit la partie de piano de la sonate dite « Le Printemps ».

Dans la maison attenante, la compositrice chante la partie du violon, tout en passant sa soupe.

Il peaufinait avec obstination, douceur, persistance.

Son jeu en sourdine, hésitant, patient, n'était pas un appel, mais une attente.

Attente de la voix supérieure.

Ella

On la trouvait généralement belle.

Elle l'était.

Ça ne la dérangeait pas.

Ça ne l'arrangeait pas non plus.

Ça ne la concernait pas.

On la voyait à la surface d'elle-même.

Elle y était accoutumée.

On ne la voyait qu'à la surface d'elle-même.

Sous un demi-sourire de Joconde elle enfouissait, jusqu'à l'anesthésier totalement, la sensation de détresse qu'accompagnait cette constatation.

La tête légèrement de côté, elle souriait.

Souriait comme on marche à reculons.

On aimait son calme.

On aimait son courage et sa force.

On aimait son corps aussi.

Elle laissait les uns et les autres le dévêtir, s'y promener, avec plaisir le plus souvent.

Les hôtes de passage de ses heures de liberté, de quelques unes de ses nuits, ne faisaient pas long feu.

Elle ne s'en emparait jamais, trop occupée à se gouverner librement.

Elle entendait dominer son empire personnel, sans modestie en être la souveraine.

Elle se voulait tout à la fois Colbert, Le Nôtre, Le Vau et Mansard.

Développer, jardiner, architecturer son esprit.

C'était un jeu avec elle-même, un jeu libérateur.

Que sa tête grandisse, grossisse – comme dans ses cauchemars éveillés d'enfant.

Qu'elle soit la gare de triage du fourmillement de ses sensations.

Elle était sensationnelle – tissée de tant de signaux qu'elle avait été contrainte à mettre au point une parade pour éviter les avalanches de décibels, tolérer les brouillages, supporter les effets de larsen, pour contourner les turbulences sans être tirillée par des milliers de réseaux contradictoires.

Il lui avait fallu apprendre à piloter en solo, la tête froide et à corps défendu.

Elle tentait de ne pas se dévoiler.

C'était sa politesse, sa sauvegarde aussi.

Elle avançait parée d'une deuxième peau, de plume celle-là, qu'elle quitterait – et ce, pour la toute première fois – un soir de Noël.

Des plumes de cygne, de colombes, de tourterelles, de paon, si l'envie de la couleur, d'une touche de faste baroque la prenait.

Son plumage était sa défense, son armure.

Ce masque la protégeait de tous, d'elle-même.

Et curieusement la rendait infiniment disponible tant à son travail qu'à ses fugitives mais fréquentes escapades amoureuses.

Cette vierge folle était sage-femme de son état.

Le plus vieux, le plus ancestral, le plus beau métier du monde.

D'étude, elle emplissait son temps, son espace, son esprit.

Avec une calme avidité.

L'activité mentale l'oxygénait, la déliait.

Et la mettait en état de réceptivité extrême envers ses patientes, envers les petits prisonniers de leurs ventres ronds.

En état de partager les joies, les angoisses.

En état d'accueillir.

Elle, la déracinée – l'arrachée peut-être –, se sentait alors appartenir à la chaîne des humains, au rythme des saisons, aux cycles de la lune.

Adossée à la nuit du monde, elle assistait au big-bang, naissance après naissance, dans l'émerveillement.

Attentive, sensible, elle accompagne le lent travail de la vie, comme si souvent elle a accompagné celui de la mort.

Elle, la sans famille, fraternise avec toutes ces femmes auxquelles elle prête son savoir et ses mains.

Elle les aide à laisser leur petit cheminer à la rencontre avec son cri.

Elle guide la remontée de leur petit plongeur neuf mois en apnée, vers son baptême de l'air, vers son aurore.

Ces femmes, enfantines parfois, elle a vu leur ventre lever comme la pâte à pain, gonfler comme les citrouilles brillantes qui embellissent les potagers.

Elle a vu leur peau s'éclairer, resplendir, leurs yeux s'agrandir ou s'enfiévrer.

Elle partage leur fierté et leur joie.

Leurs silences, leurs terreurs.

De même que les vivants ne meurent pas comme ils ont vécu – les violents peuvent s'en aller sur la pointe des pieds, comme des cierges qui s'éteignent, les doux dans des mots saccadés, des cris d'enfants cauchemardeux –, les jeunes mères peuvent ne pas mettre au monde comme elles ont attendu.

La terrifiée peut-être s'épanouira, retrouvera la joie dans la séparation des eaux, des vies.

La sereine, la fière neuf mois durant, radieusement unie au Cosmos, aux dieux, neuf mois durant se sentant appartenir au Tout, refusera la naissance, la ressentira comme une menace, comme un rapt.

De toutes et de chacune, quelle que soit sa musique, sa chanson, quelle que soit la couleur de sa peau, le camaïeu des états de son âme, les éclats de sa voix ou de son rire, de chacune et de toutes, elle se sent la sœur.

Sage, adroite, affectueuse.

Discrète, infatigable.

Ella traverse le Jardin des Plantes, le pas souple mais le cœur étrange.

Elle n'a pas l'habitude de se sentir désaccordée, dangereusement inaudible.

Elle traverse le Jardin des Plantes dépeuplé en ce matin bleu de Noël.

Dans cette absence d'humains, les biches, les lamas, les loups (les bruns foncés, les gris si clairs aux yeux bleus des chiens de traîneaux leurs frères) prennent une réalité singulière.

Son baladeur aux oreilles, Ella écoute Couperin et ses conventuelles *Leçons de Ténèbres*.

Elle est fanatique des *Lamentations de Jérémie* comme d'autres le sont de bière brune.
Ces musiques de douleur et de chair la rapprochent d'elle-même, l'euphorisent.
Leurs courbes épousent les hiéroglyphes dessinés sur sa peau.
Leurs mélismes prennent les contours de ces tatouages gravés à même son cœur.

Si elle se refusait le luxe de les déchiffrer, de les décrypter – elle y aurait perdu trop de plumes pensait-elle –, elle laissait à ces musiques nocturnes le soin de flâner sur ses blessures, comme une caresse, comme un baume.

En ce matin de fête, Ella n'arrive pas à se repêcher, à se ressaisir.

Elle était de garde.

Une naissance *sous X* a endeuillé cette nuit constellée de naissances magiques.

Aucun bain parfumé, aucun café serré, aucun disque préféré n'est venu à bout du tremblement qui, en ce matin, la constitue.

Tous les oiseaux de passage ont rejoint quelque nid. La solitude – qu'elle aime tant parfois – la guette. L'œil mauvais.

Elle décide d'aller embrasser son parrain, impromptu.

Elle enfile son pull préféré.

Bleu bleuet, bleu ancolie, c'est-à-dire pervenche foncé.

Son pull préféré, le plus grand le plus doux, le plus maternel (elle y est perdue comme un enfant dans les dunes).

Son parrain, léger, indifférent, drôle, fera le reste.

Elle bourre un grand sac de cahiers, de cassettes diverses, après y avoir jeté son parfum du moment, *Ombre dans l'eau*.

« *Incipit, lamentatio Jeremie* ».

À ses oreilles se déplie l'éternité.

Elle marche, le cœur massé par les ténèbres – accordé à elles –, vers la gare d'Austerlitz.

Ella, d'un grand geste flou, arrêta un taxi.

Un geste vague, comme le sont certains terrains.

Vague comme son cœur gribouillé, fût-ce en sourdine.

Son cœur, sans prévenir, a pris le large.

Ou bien lui a-t-il échappé comme un ballon de baudruche lâché par accident. On tend le bras mais on est si petit et le ciel est si loin, inattrapable, et le ballon rouge bleu ou jaune s'élève, montgolfière aux ailes de sept lieues. Le ballon s'élève en tourbillonnant au ciel que l'on dit septième mais qui est au moins onzième ou treizième tant il est haut, haut à vous en donner le tournis. On a peur que le ballon éclate de tous les chagrins du monde par ce cœur contenu, et on a des larmes plein les yeux. Tant de larmes, tant que sur la robe bleue, elles font des taches rondes et brillantes comme des cerises. Rondes, lourdes et gluantes comme des grappes de cerises trop mûres. Et la robe devient verte tant les yeux sont troublés, la tête à l'envers. Les cerises si lourdes à porter que le cœur s'emballe. On est ce cerisier en juin affolé d'oiseaux. Ils piquent, craquent, déchiquètent les cerises rondes, juteuses, plus brillantes encore, mais écorchées aussi, sanglantes.

Ella pousse un cri.

Un homme la regarde.

Elle lit dans ce regard tant et tant d'obligeance.

D'ironie.

De douceur aussi.

Il ouvre l'une des portières du taxi qu'elle avait hélé, d'autorité.

Chacun de son côté, tous deux investissent cette voiture bleu foncé.

Il entre dans sa vie par erreur.

Ou par effraction.

En ce matin rutilant comme une branche de houx.

Elle a l'œil embué encore par ce rêve éveillé.

Murmure sans y songer la réflexion de ce qu'elle entend, « *Plorans, ploravit in noctae* ».

Et machinalement, se dégage des écouteurs comme on se frotterait les yeux.

Stoppe sa petite boîte à musique

L'homme est accoudé à l'étui d'un probable violon.

Il s'adresse au chauffeur.

- Hôtel de la Paix, je vous prie.
Mi-narquois, mi-interrogatif, il attend un contre-ordre, un encouragement.
Un chapelet d'injures.

Ella est prise de court.
Déportée encore.
Sans défense.
Sans sourire.

25 décembre.
Son cœur est nomade.
Elle n'a eu ni le temps ni la force, ni même le désir de remettre ses plumes.

Jérémie, le violoniste

En ce 25 décembre, Jérémie est vacant.
Vacant et heureux de l'être.
Il veut se laisser flotter vers la mer.
Il brûle de manger quelques douzaines d'huîtres à Marennes. C'est son projet de Noël.

L'idée a traversé son esprit au réveil.
Elle lui a souri.
Et depuis il salive, les papilles en joie.
Il prendra le train, puis un taxi à travers cette Charente verte en toutes saisons.
Tendre.
Programme léger pour ce matin lumineux et délicieusement libre.

Dès qu'il a remarqué sa silhouette, son cœur, il en cache un sous cette écharpe faussement désinvolte et très blanche de metteur en scène génial ou en panne qui parfois les préfère rouge, son cœur est saisi.

Ce geste égaré, comme un appel au secours, ce regard d'enfant émergeant d'un cauchemar déchiré par un cri – rauque, bref, comme un cri de mouette – l'attrapent, le captivent.

Le mettent en état de choc.

Ce geste, ce regard, le replacent en un ailleurs englouti, volontairement enfoui.

Il a sept ans.

Son père le confie à un ami, chargé de tenter de le sortir du ghetto.

Celui de Varsovie.

Tiré par l'ami, il s'éloigne, l'œil sec et le cœur transi.

Son violon pour seul bagage.

Il se retourne, aussi longtemps qu'il peut deviner la silhouette de sa mère.

Dans sa main droite, elle serre la main de la petite Sarah, alors âgée de cinq ans.

Sa main gauche esquisse un geste flou.

Par lequel on tenterait de repousser un nuage.

Par la grâce duquel on éloignerait un sortilège.

Sans trop y croire.

Jamais il n'est parvenu à oublier cette frayeur trop grande pour lui, ce geste.

Jamais il ne s'était autorisé à contempler ce souvenir.

Le cri rauque d'Ella – cri de mouette – a bousculé l'ordre qu'il s'était jusqu'alors imposé.

L'ordre de se bander les yeux.

De se recouvrir les oreilles.

D'une grande muraille de son.

L'ordre de danser sur les cordes.

Pour alléger la vie des morts.

Par d'interminables égouts, dans une horrible naissance aux forceps, Jérémie a été arraché au ventre du ghetto.

À l'amour de son père, de sa mère.

De ses grands-pères, de ses grands-mères. De ses oncles, de ses tantes.
De la petite Sarah.

On l'a contraint à fuir son école.
Ses amis, ses maîtres.
Jérémie s'est trouvé lâché dans la forêt polonaise, dans une fuite en forme d'abandon.
Jeune louveteau au milieu des loups.
Un violon serré sur le cœur.

Il est passé de mains en mains.
De charrettes en trains.
De camions en bateaux.

Les voiles se sont déchirées. La terre a tressailli.
Jérémie s'est arrimé au manche de son violon.

De sa ville enclavée il n'est rien resté.
Rien qu'un tas de pierres.
Aujourd'hui c'est un quartier banalisé. Sans nom.
Parce qu'innommable.
Surélevé de quelques mètres.

Ça prend de la place les morts, leurs cris.
Les ombres, le brouillard.

Les cheveux de son père jamais n'auront blanchi.
Sa mère n'a jamais vieilli.
Sarah n'a pas grandi.

À son violon il s'est arrimé.
Sa tête s'est orientée à son âme, à ses ouïes.
Il a donné un son à cette douleur.

Une vibration à ces larmes.

Il dit les siens, adossé aux cendres.

Il raconte son peuple.

Il dit les siens les yeux fermés.

Il joue.

Et ces joies du jeu sur les cordes raides lui rendent cette enfance qu'on lui a volée.

Il joue.

Et ce jeu le ravit.

Il avait usé et abusé des femmes.

Taquiné le cinéma.

Quelques rôles de juifs plus ou moins errants.

De bourlingueurs de tout poil.

Son look d'aventurier revenu de tout attirait.

Au théâtre, il avait incarné avec bonheur *Milieu du ciel*.

L'un des chats nés de la plume féconde de Romain Weingarten.

C'est au milieu du ciel qu'il essayait de hisser les instants de sa vie.

Et jusqu'aux plus frivoles.

Il y parvenait souvent.

Au premier saisissement, la main encore sur la poignée de ce taxi, elle lui avait donné envie d'être père.

D'une petite fille.

Qui aurait le droit de grandir.

Des femmes il avait abusé.

Comme du succès, du jeu, de l'alcool.

Des femmes il se lassait vite.
Elles l'angoissaient.
Leurs yeux fous dans l'extase souvent l'effrayaient.
Leur fanatisme de l'exactitude, qui les mettaient en ligne directe avec des vérités entraîneuses de scènes, d'interrogatoires, lui donnaient envie de fuir.
Fuir avant.

De la fuite, affinant des stratégies, manigançant de nouveaux plans, Jérémie était le Paganini.

S'il ne les avait mis à exécution, elles auraient été moins nombreuses à tordre les mouchoirs qu'il oubliait négligemment, pour se donner à lui-même le signe de l'adieu.

Ses mouchoirs étaient anglais.
Comme ses chemises.
En coton fileté.
Très blanc.
Blanchis par un vieux chinois très jaune, encore égaré rue de Châlons, dernier maillon d'une chaîne rouillée.

Depuis on les a expulsés.

On les trouve dans le treizième ou à Belleville.
Reconvertis en cuisiniers.
Ces Chinois souvent sont Thaïlandais.
J'en ai rencontré un qui faisait des blinis.
Un autre, un sublime couscous.

Butineur, charmeur, joueur, il avait péché.
Il ignorait assidument les jeûnes, carêmes, ramadans.
Grisâtres comme du poisson bouilli.

Il adorait les fêtes.
Toutes.

Prétextes à délices redoublés.

Instrument *imposé* par son père – par l'imposition des mains, Jésus guérit les malades, fait danser les paralytiques
– le violon était le prolongement de son être.

L'observation de la vie, son violon d'Ingres.

La parole, sa terre de prédilection.

Il jouissait du spectacle de la vie.

De son émotion.

Sa drôlerie.

Ses horreurs.

Des innombrables variations qu'elle inventait.

Sans jour de relâche.

Sur un thème unique.

L'homme.

Ce veau si digne d'être aimé.

Doué de ressorts imprévisibles.

Qui n'a vu un veau tout chancelant sur ses pattes molles encore, au soir de sa naissance et dans l'odeur du purin, qui ne lui a donné le biberon, n'a senti la douceur humide de ses naseaux, ne sait combien l'humain, veau cloné, est digne d'être bu des yeux.

Contemplé.

Aimé.

Dès lors qu'il n'est pas atteint de paranoïa.

Maladie aussi contagieuse que la rage ou la myxomatose.

Sans conteste possible, sa récréation favorite était l'observation de ses semblables.

Sa plus grande joie, le partage de ses pêches miraculeuses par la parole.

Il maniait le langage avec une dextérité stupéfiante.

Métamorphosait l'incident le plus anodin en fable, en épopée, en frise bariolée qu'interminablement il aurait déroulées.

Coulait de son gosier, écheveaux multicolores, fluides arcs-en-ciel, ce merveilleux inépuisable.

Naturel.

Comme sans fin.

Il savourait l'affabulation, et n'avait besoin du levier d'aucune potion magique pour que se délie sa langue, s'allume son regard.

Face à autrui, face à toute chose d'ailleurs, il avait celui d'un enfant.

Un regard comme des joues rouges.

À vif.

Il raffolait des histoires.

Les inventait effrontément.

Rejoignant par le plus court chemin le cœur battant des choses.

Les cinq sens aux aguets.

Assistés du sixième, à portée de main.

« À mon seul désir ».

L'imagination qu'on lui prêtait, il le savait, était une belle mémoire, une accumulation d'images prêtes à décoller.

Caravelles chaque jour plus chargées.

Assis dans ce taxi, accoudé à sa boîte à violon, Jérémie est sans voix, délesté de ses mots.

De son panache blanc, sa désinvolté parole.

Elle l'entend murmurer : – Hôtel de la Paix. Elle devrait réagir.

Acquiescer.

Ou pester.

Elle n'a la force d'aucun geste, d'aucune parole.

Ce rêve mauvais – comme le sont les vents – l'a déposée quelque vingt-huit ans en arrière.

D'un souffle.
Sans crier gare.

Abandonnée soudain.
Comme ce bébé de quelques heures qu'elle fut.

Jérémie regarde au loin.
Loin et profond.

Il voit les deux femmes de sa vie.
La grande et la petite, main dans la main.
Translucides comme la colophane.

Il pose sa main sur celle d'Ella.
Très doucement, comme pour ne rien effacer.

À ce contact, Ella se met à pleurer.
Fonte de neiges jusqu'alors éternelles.
Sans bruit.
Sans traces.

Cette main légère qui ne demande rien, lui offre et lui révèle l'absolu de la douceur.
La baigne de douceur, exactement.

Assis côté à côté dans ce taxi bleu foncé se faufilant dans des rues étroites, et qui sèchement déjà s'arrête, Ella et Jérémie sont plus nus qu'Adam et Ève.

Nus, et dissous.
Déparés.
Désemparés aussi.

- Hôtel de la Paix ! gueule le chauffeur de taxi.
Cette voix forte, nasillarde, tranche.

Une claque.

Ils remontent à la surface.

Émergent de l'asile de leur première rencontre.

Ils sont debout sur un trottoir désert.

Face à face.

Racines contre racines.

Rampantes, déjà elles se nouent.

Dans un travail souterrain.

Sans retour.

Ils se regardent pour la toute première fois.

Graves comme des premiers communiant.

La fonte des neiges poursuit sa liquide besogne sur les joues d'Ella, ruinant maintenant la peau sur son passage.

Comme on le ferait d'un vase étrusque, Jérémie place précautionneusement son violon au creux des bras d'Ella.

Des deux pans de son écharpe de frimeur, il lui essuie les joues.

Ce maniaque des mouchoirs, complices de ses esquives et compagnons de son travail – il s'en protège le menton comme beaucoup de violonistes –, en a oublié l'existence et l'utilité.

Ces yeux intarissables qu'il avait cru noirs, dans la flambée de terreur qui les avait embrasés, sont d'un marron très tendre, comme le cœur velouté de certaines fleurs.

– Pouvez-vous me commander un café très serré. Un fond de tasse. Et une grande carafe d'eau.

Tout en parlant, elle était entrée dans la Brasserie de la Paix, attenante à l'hôtel du même nom.

Il la voit s'éloigner.

Grandir en un clin d'œil.

Et entourer toute sa personne d'une couche de secret.

Comme on revêtirait un pardessus très aimé.

Ou un domino couleur de lune.

Il devine que cette parade lui est très familière.
Observe son rituel.

C'est la première fois qu'il contemple cette jeune femme.
Mais peut-être la dernière fois qu'il peut le faire avec cette attention, cette vigilance d'anthropologue.

Elle avait traversé la salle de la brasserie du pas de qui sait où il va, ce qu'il cherche.

De glace en glace, sa silhouette s'était démultipliée à l'infini.
Se faisant écho à elle-même.
Il l'avait cueilli ici, puis là, mélange de transparence et de séduction.

Elle est déjà assise sur la banquette de cuir rouge foncé.
Silencieuse comme un chat.
Son parfum annonce son retour.

Elle respire avec un ravissement d'éthéromane le café très fort qu'elle avait demandé.
Elle ne saura jamais qu'il en a bu trois, lui qui en boit si rarement.
Éliminant ceux qu'il n'avait pas trouvés dignes du désir qu'elle avait formulé.

Dans la foulée, il avait commandé une bouteille de très bon champagne rosé, qu'il avait tendance à consommer
comme d'autres l'eau fraîche.

- Il est bon ce café, vraiment.
Elle s'adresse au serveur.
Le complimente et lui en commande un second.

Elle sourit maintenant.
D'un sourire mystérieux, presque permanent.
Son masque.

Là où les rois vont seuls dit-on, elle est restée longtemps.
À la recherche de son visage.
Rarement, elle l'égare.

Les larmes lui sont aussi inhabituelles que la pluie aux plateaux très hauts du Hoggar.

Elle sent vraiment bon.

Ombre dans l'eau, hasarde-t-il.

– Plus snob que moi, ça existerait ?

Elle rit dans les graves.

Dans la poitrine.

Roulement d'un lent tremolo, sur des timbales peu tendues.

Son rire laisse sur son visage une traînée lumineuse.

Radieuse comme dix levers de soleils superposés.

Qui ne se feraient pas d'ombre.

Un vrai sourire chantant.

Offert, incarné.

Mais bref.

Si bref.

Il n'en reste aucune trace dans ce demi-sourire permanent par lequel elle semble volontairement se reculer, s'estomper.

Comme le premier, elle boit ce deuxième café cul-sec, comme on le ferait d'une vodka.

Il s'étonne presque qu'elle ne jette pas sa tasse par-dessus son épaule.

À la manière russe.

Non.

Elle la repose aussi silencieusement qu'elle s'était assise en face de lui.

Silencieuse comme un chat siamois.

Elle est chat par bien des côtés.

Elle tient de l'oiseau aussi.

Il faudra songer à cerner les plus justes.

Dans la famille des colombes.

Elle a de très jolies oreilles, songe-t-il en se resserrant du champagne.

Elle a refusé la coupe qu'il lui offrait.

Elle reste au café.

Boisson dont elle est fanatique.

Autant que de leçons de ténèbres.

De bières brunes.

Irlandaises de préférence.

De très jolies oreilles.

De très jolis lobes aussi, ce qui le réjouit.

Il se sauve s'il remarque qu'une femme en est dépourvue, aussi prometteuse soit-elle.

Il prétend échapper ainsi au pire.

Aux griffes d'une authentique tueuse !

Il savoure lentement sa boisson pétillante en apprenant ce visage propre, effilé.

Mi-renarde, mi-mouette.

Visage emmitoufflé dans son mystère.

Elle a une chevelure d'ange florentin.

Celui, penché depuis des siècles sur un luth, tignasse rousse déployée, vivace comme un sous-bois de noisetiers à l'automne.

La sienne est noire.

Dans ce noir, une concession, une trêve.

À gauche, au-dessus de l'œil, une mèche d'un blanc insolent.

Drôle ou pathétique.

Ponctuation.

Respiration incongrue.

Larme de clown.

– Alors, on va le voir, ce parrain !

À nous la dinde aux marrons, la bûche glacée, la belle-maman et le cousin pas net.

À nous les chérubins, le sapin et tout le tintouin.

Jérémie se frotte les mains intérieurement.

Il va s’amuser.

Ella, quant à elle, s’amuse de son absence de timidité qu’elle qualifierait volontiers de sans-gêne.

Mais elle devine que le parrain – qui cache en son sein épanoui une âme de midinette – sera heureux et intrigué de la voir en si belle compagnie.

Pour cet amoureux de la musique, quelle meilleure intrusion que celle d’un musicien, avec un violon en guise de passeport.

Le parrain

Après deux heures passées ensemble, le parrain et Jérémie sont déjà complices et amis.

Ils ont fraternisé dans le langage de Chausson, liquide et doré comme du sirop d’érable.

Langage qui dilate le cœur, le réchauffe.

Sans frapper, sans sonner, Ella tourne le bouton rond et cuivré de la porte.

Elle la pousse de l’épaule.

Tout en contemplant le dos de cet homme au corps invraisemblable, développé comme celui d’une baleine ou d’un sumo, Jérémie, obéissant à une impulsion, sort son violon.

Presque silencieusement, en vérifie l’accord.

Ce corps flotte dans l’espace – pyramide surgie du fond des âges– tel une énorme boule cotonneuse, en état d’apesanteur.

Corps serein, drapé d’une robe de chambre discrètement somptueuse.

Entre deux accords, tirés du poème de l'amour et de la mer, le jeu du parrain s'était suspendu, tourné vers une présence devinée.

Jérémie, dans un salut souriant, avait entonné cet autre *Poème sans voix*.

Enfin, celle du violon.

Le parrain aussitôt – il connaissait les plis et replis de tout l'œuvre de Chausson – avait réduit au clavier l'accompagnement d'orchestre.

Ils ont bifurqué sur la sonate de Franck, sur celle de Lekeu.

De concert.

Accordés comme deux bœufs qui auraient labouré ensemble depuis des siècles.

Il avait immédiatement reconnu Jérémie Warschawski et la vie, en son crépuscule, n'aurait pu le saluer plus courtoisement.

Lui murmurer plus tendrement « Bon voyage ».

Ella s'était installée dans des coussins, près du feu.

Avec ses cahiers.

Tout en exerçant son métier de sage-femme, pari fou, elle poursuit des études de médecine.

Son walkman aux oreilles, elle savoure maintenant Dexter Gordon.

Elle n'aime pas le violon.

En tout cas pas ce type de violon.

Ni ces musiques qu'elle trouve salonardes, sentimentales.

Obscènes.

Ses idoles appartiennent à des temps plus reculés.

Ou alors plus proches.

Par instants, tout en jouant, Jérémie posait sur elle son regard, l'en caressait.

Il aimait qu'elle affiche ce goût d'indépendance, de liberté.

Et avec quelle insolence.

Elle s'était vite endormie.

Toute repliée sur elle-même, dans l'attitude d'un faon.

Pieds nus – elle était claustrophobe des pieds –, si enfantine dans ce fouillis de coussins, de cahiers d'écolier.

Les écouteurs aux oreilles.

Le parrain et Jérémie ont parcouru à deux pianos les symphonies de Chausson et de Franck.

Jérémie, sans avoir l'excellence du parrain, se débrouille honorablement à cet instrument.

Ils ont évoqué Proust, Debussy.

Puis Bonnard.

Il entraîne un petit, très sensuel, très verdoyant sur un rayonnage au bas de l'escalier, parmi les objets les plus divers
– masques, marionnettes, partitions, livres, dessins.

Ils parlent légèrement, gaiement.

Jérémie cherche – et parvient – à faire rire le parrain.

Il le devine las.

En route pour un ailleurs.

Ils ont devisé en mangeant une terrine de foie de canard préparée par le parrain.

Le Châblis a coulé à flots.

Cet homme au corps vaste déploie une gestuelle de seigneur de la Renaissance.

Cet homme au visage serein cache une âme tourmentée.

Un cœur gros d'un chagrin si ample qu'il avait envahi tout le corps.

L'avait gonflé comme gonfle une pâte à brioche.

Cet homme à la voix grave et douce comme une liturgie orthodoxe est un monstre de culture.

D'une culture universelle, impressionnante d'évidence et de tranquillité.

Soudain son visage tout en lèvres, en narines, en oreilles, avec leurs lobes à plusieurs étages, rebondis comme du loukoum, s'était comme retourné.

Éclipsé, en quelque sorte.

– Votre commerce est des plus exquis, cher Warschawski, mais je dois me retirer.

D'un geste il avait désigné sa bibliothèque.
Il avait ouvert grande la porte-fenêtre donnant sur le jardin.
Il faisait presque doux.
– Puisez à votre guise.
Songeant à Ella, toujours endormie... « Elle travaille trop, ces femmes la dévorent. »
Jérémie acquiesce, sans comprendre.

Il s'est assis près d'elle, adossé au pied d'un des pianos.
Il n'a pas combattu le désir d'effleurer son pied blanc.
Le pied a tressailli, comme un rouge-gorge.
Ils sont sortis.
Ils ont marché dans ce jardin à double-fond dans lequel ils reviendront.
Elle a froid.
Elle est très nue sous son pull.
Quand ils regagnent la maison, la nuit est noire, un feu étincelle.
La table ronde est embellie par une lampe-jardin.
Une boule de verre dans laquelle verdoie une forêt miniature.
Près de cette lampe fertile trône une chocolatière à manche de bois.
Une brioche plantureuse.

– Pour te requinquer, ma p'tite grenouille.
Une douceur maternelle éclaire ce visage de bébé posé sur le corps d'un menhir.
– Tu me pardonnes d'avoir monopolisé Jérémie.

Ils ont bu ce chocolat, digne de celui que peut-être on peut encore boire chez Ragueneau.
Se sont levés, ont pris congé.

– Tiens ma mignonne, fais cadeau de ces billets à tes toubibs.

Le parrain tend à Ella des places pour un récital de Jérémie Warschawski au Théâtre des Champs-Élysées.
Elle rougit.
Merde, c'est lui !

Elle avait vu sa signature traîner ici ou là – il intervient sur tous les fronts, pour les causes les plus diverses, bonnes en général –, mais elle ne connaissait pas sa très belle gueule.

La gaffe !

Il rigole en enveloppant son violon d'un foulard de soie.

Le parrain les embrasse.

– Je vous la confie. Prenez soin d'elle.

Il ajoute plus bas, très bas : « Dieu vous bénisse. »

Dans cette dernière phrase, Jérémie perçoit la sonorité d'un glas.

Les larmes lui montent aux yeux.

Il est amoureux de cet homme.

À peine entrée dans la chambre, elle avait tout allumé, lancé ses chaussures, ouvert grands les robinets de la baignoire.

Elle s'était excusée : « J'ai travaillé toute la nuit, j'ai besoin d'eau. »

La même autorité tranquille, la même nécessité observée le matin lorsqu'elle avait ingurgité quelques cafés très forts.

Elle ne l'avait pas invité.

Elle n'était revenue que longtemps après.

Il ne l'avait pas entendue s'asseoir à ses pieds (il flottait, les yeux fermés).

Il avait senti un menton posé sur son genou.

Elle avait remis son pull.

Jérémie suivit la voie tracée par Shéhérazade.

Il raconta comme un mage, un prophète.

Il raconta comme on sauve sa tête.

Des histoires belles comme le jour.

Il avait commencé par Blanche-Neige.

Elle écoutait gravement, visage levé.
Bientôt, ses paupières s'étaient alourdies.
Blanche-neige, cheveux noirs, joues vermeilles.
Elle s'était endormie, la Belle.

Magnifique fut leur accord.
Grave et gai.
Jeux d'enfants accomplis à maturité.

Au fond de leurs cœurs, tous deux abritent, accroupis, repliés, des enfants au regard qui fait mal, asphyxiés par des odeurs de réfectoires désertés, de dortoirs trop grands.
Enfants qu'ils avaient enfouis, bâillonnés, méconnus.
Auxquels soudain ils lâchaient la bride.
Qu'ils laissaient courir en vie enfin, en récréation.

Ils sont comme des beaucoup plus vieux.
Comme des tout petits.
Au retour de quelque interminable exode.

Jérémie ne sait pas avec certitude s'ils vieilliront ensemble.
Avec certitude il sait que sans elle la vieillesse ne vaudra pas d'être vécue.

Il racontait.
Des contes peuplés de princes enfilant pour elle des perles de pluie.
Ils venaient pourtant de pays où il ne pleut pas.
Ou les histoires de vieux rois morts de n'avoir pas pu la rencontrer.

Ces récits de contes et de légendes, il les déroulait sans fin.
Comme le drapier vénitien déroule des longueurs velours, de brocard.
Il les tissait, les brodait, dans un langage de fleurs, de miel, de lait, de sang.

Sa vocation de conteur naquit en même temps que Sarah.
Il n'avait pas encore atteint sa troisième année.

Cette vocation impérieuse et forte avait été contrariée en ce jour où, le violon dans les bras, il avait sans force abandonné les siens.

Néanmoins, sa vie durant, il conta.

Mais à vau-l'eau.

Comme un fleuve orphelin de son lit.

Grâce à Ella, il en retrouvait le cours, comme s'il ne l'avait jamais perdu.

Toute enroulée sur elle-même, en une boule qu'elle plaçait au creux de son ventre à lui, Ella se pelotonnait – comme une pelote de laine angora jaune très pâle, jaune poussin, jaune jonquille.

Seule sa tête émergeait de cet enroulement, l'oreille gauche tout près de ses lèvres, pour ne rien perdre de cette voix qu'elle aima immédiatement.

Avec ses appuis, ses pleins et ses déliés.

Ses rythmes formés par toutes les couches des transhumances de ce voyageur perpétuel.

Ensemble ils sont allés ramasser des étoiles, comme d'autres des giroles.

– Alors, on va les manger, ces huîtres ?

Jérémie s'ébroue, téléphone pour louer une voiture.

Ils ont descendu la vallée de la Charente, ont traversé Rochefort.

« Tiens, j'ai été pensionnaire ici, dans une autre existence. J'attendais les visites de mon parrain qui ne venait jamais.
Il promettait, il promettait... »

Petite touche légère.

Rire doux.

Ils les ont mangé, ces huîtres.

Ils ont marché un long moment.

Le ciel était changeant, les nuages rapides, capricieux.

Presque palpables.
Proches.
Proches de l'éclat.

Dure, impatiente, la voix s'est dressée.
Méconnaissable, imprévisible.

- J'ai froid, on se tire.

Ils ont roulé jusqu'à La Rochelle.
Elle s'est enfouie dans la sonorité du piano de Keith Jarret.
Par ce piano qu'il perçoit, elle se refait doucement

Une fois encore, Jérémie s'émerveille de son habileté de patineuse sur glace à contourner les accidents.
Il conduit silencieusement.
Sans question, il vient à sa rencontre en partageant intuitivement sa volte-face.
Elle braque à quatre-vingt-dix degrés. Sans un grincement de pneu.

Rétablissement bref, contrôlé, sans grincements de dents.

Sa voix reprit sa place dans les graves, les ambrés, les bruns.
Son visage s'offrit à nouveau.

Ils ont dîné le long du port de La Rochelle.
Ella était gaie, lointaine.
Étrangère.
Le regard ailleurs.

Sans prélude, elle s'est mise à parler.
Comme on parle de quelqu'un d'inconnu.
Neutre.

Elle raconta ce qu'elle savait d'elle.

En la déposant, toute nouvellement née, à la porte de la maison du saunier, le cœur glacé ou le cœur lourd, sa mère lui avait fait au moins deux cadeaux.

Un prénom qu'avec plaisir elle habitait.

Serena, trois syllabes et l'injonction qui débordait d'elles, étaient gravées sur une médaille accrochée à une chaîne enroulée à son poignet.

À la suite du parrain, on l'avait toujours appelée Ella.

Un nom aussi.

Celui fort beau de Saulnier, choisi grâce au lieu de sa trouvaion.

Si peut-être c'est le cœur battant qu'elle fut abandonnée, c'est sereinement, sans étonnement qu'elle fut ramassée, comme on eût ramassé un coquillage, ou bien un champignon.

Par celui qui devint son parrain, et qui roulait lentement à bicyclette, enceint à vie de ses kilos.

Par un beau dimanche.

C'était le 24 Juin.

Cet obèse épris de musique et de silence montait un de ces superbes engins hollandais.

Noir et brillant et princier comme une Rolls ou un stylo Montblanc.

Il poussa la bicyclette jusqu'à Marennes, en quête d'une femme.

C'était la première fois qu'il courait après un jupon depuis la mort de sa mère.

Il avait alors neuf ans.

Il pensait – dans son grand égoïsme, et dans sa grande sagesse – que seule une femme pourrait le débarrasser de ce petit paquet de chiffons malodorants, pas braillard encore.

Le parrain glissait.

Comme le font les cumulus.

Muet.

Mais déterminé.

Fantasme, chemin faisant, ils avaient rencontré un curé sur une bicyclette verte, puis un chat roux.
Anticlérical jusqu'aux tréfonds de ses rognons, le parrain avait chantonné « L'amour est enfant de Bohême », avait allumé une gitane mais alanguie au fond de sa poche gauche, avec son briquet à l'odeur de vieille locomotive.
Le tout sans troubler son précieux colis.
Et lui qui n'aimait pas les enfants se fit marraine.
Il se promet de veiller sur Elle, qu'il devinait fille.

Il cracha et déclara, haut et fort, à toute allure : « Croix de bois, croix de fer, si je mens, j'vais en enfer ».
Il goûta un instant la saveur admirable du péché.
Aussi admirable que le plus voluptueux des bonbons, le négus.

Elle rit doucement, de son rire de gorge.
Elle avait parlé d'une traite, quoique sans hâte.
Elle était désireuse de retourner dans son silence.
Dans une de ces niches qu'elle avait l'art de creuser dans le temps.
À la manière d'un trompe-l'œil.

Avant que l'année n'entame un nouveau tour de roue, le parrain est mort.
Assis dans son fauteuil.
La partition de *Tristan* – annotée par Debussy lors d'un séjour chez ses parents – posée ouverte sur ses genoux.
Eléonore, sa servante au grand cœur, a fermé ses paupières.
Il est mort ainsi, tranquillement, harmonieusement.
Comme on respire.
En paix, il est allé.

Massimo

Jusqu'à ce matin bleu qui marqua l'aube de cet amour (il ne l'attendait plus, certes, mais du fond secret de son cœur l'appelait) Jérémie n'eut qu'une seule fidélité.

Absolue, sans faille.

À son violon, il n'avait pas nécessité d'être fidèle.

Ni consacré.

Son violon était le prolongement naturel de son bras.

Il lui permettait de vivre.

D'évoluer sans claudiquer.

Le violon était le prolongement mystérieux du désir de vie des siens, de ce désir inaltérable.

Des berceuses millénaires murmurées par sa mère.

Dans le balancement timide de ses genoux.

Des yeux aigues-marines de sa petite sœur.

Jusqu'à sa rencontre avec Ella, en ce matin de Noël, Jérémie n'eut qu'une seule fidélité.

Il la vouait avec ferveur à son factotum.

Massimo.

C'était en Argentine, en pleine chaleur.

Décembre sans doute.

Au Théâtre Colon.

Il jouait Paganini les yeux fermés.

Il flairait l'acoustique, comme un chien de chasse.

Il reniflait la qualité du son.

Comme la truie celle des truffes.

Il modelait sa sonorité à l'espace.

Au volume.

À la légèreté ou à la moiteur de l'air, flotteur du son.

En attendant le soir.
Avec la joie, la nervosité, l'impatience d'un tout jeune épousé.

Alors, il la modèlerait à ce merveilleux animal, le public.
Ce partenaire impalpable, qui faisait prendre au discours musical des voies toujours nouvelles, endormies encore.
Il lui insufflait, lui imposait même, des destinées insoupçonnées de tous.
Silencieuses jusque là.
Entre deux *Caprices*, Jérémie l'avait remarqué.
Enfant voûté, à la chevelure acajou, assis sur un seau renversé.
Dans les cintres.
Côté jardin.
Là où souvent veillent – quand ils ne somnoient pas – les pompiers.

C'est maintenant une sonate d'Ysaÿe que le violon fouille.
Les yeux mi-clos, Jérémie plonge dans cette musique intense, possédée.
Dans les cintres, côté jardin, le visage de celui qu'il avait pris pour un enfant est maintenant tourné vers lui, dans un rai de lumière.
C'est celui d'un homme mûr.
D'un homme ému.
Au corps d'enfant.

Les bras de Jérémie sont tombés sous le choc.
Un choc émotionnel, esthétique.

Jérémie ne scrute plus cette sonate d'Ysaÿe.
Il la partage avec ce nain taiseux.
Avec lui, la découvre, comme on découvrirait une statue du drap qui la protège.
Il ne sait rien de cet homme.
Mais ils flottent au gré des mêmes ondes.

Le temps d'un dîner – qui avait permis à Jérémie d'échapper à des mondanités trop habituelles –, ils avaient conclu un accord.

Mutuellement consenti.
Tel un mariage heureux.

Aussitôt qu'il pourrait se libérer, Massimo troquerait son travail de gardien, d'homme à tout faire du Théâtre Colon, pour celui d'homme de confiance, secrétaire téléphonique, cuisinier, protecteur bienfaisant du domicile parisien de Jérémie.

En apparence si dissemblables, Jérémie et Massimo se découvrent un point commun qui pourrait noircir leur projet.

Ils atteignirent tous deux leurs sept ans le 24 Juin 1942.
Les chemins de leur exil sont cruellement dissemblables.
Le père de Massimo, natif de Stuttgart, aurait pu, avait pu traquer celui de Jérémie.
Il avait officié en Pologne, et dans les rangs des traqueurs.
Systématiquement.

Impitoyablement.

Il s'était réfugié avec son innocente famille dans cette ville d'Argentine qui a ouvert ses bras à tant de criminels.
Le souffle ensorcelant des bandonéons ne parvient pas à recouvrir cette réalité.

Jérémie sut gré à Massimo de lui avoir confié ce passé.
Il l'avait porté comme une maladie honteuse, inavouable. Et incurable jusqu'à cet instant.

Aux brimades, aux persécutions, il avait tendu le dos, au point d'en devenir bossu.

Son corps s'était interdit de grandir, hanté par des crimes qui le rongeaient, l'écrasaient à ras de bitume.
Souffre-douleur de classes entières, sa taille tellement anormale alimenta les moqueries cruelles dont les enfants aussi ont le secret, l'affublant d'un fruit empoisonné, mais qu'il aimait, ce surnom de Massimo.

Loin de le considérer comme une plaie supplémentaire, il s'en était accaparé accommodé avec soulagement, échappant ainsi à son prénom de naissance.

Massimo le taiseux, le taciturne, pour la toute première fois, parle.

Et cette parole le lave.
Cette parole les lave tous les deux.

Jérémie le Magnifique et Massimo le Nain se donnent mutuel pardon, mutuel merci.
Il n'y aura ni serviteur ni maître.
Ni dominant, ni dominé.

Massimo, figure de l'humanité, de l'infinie compassion de Jérémie.
Sa face secrète.
Massimo, reflet renversant du corps de Jérémie.
Jérémie, réconciliation tardive de Massimo.

Curieusement, avec son corps, mais aussi avec les fantômes qui avaient occupé son âme, peuplé sa conscience, enfiévré son sommeil, il découvrait le droit à la paix.

Par Jérémie, il n'était pas toléré, mais appelé.

À exister.
Simplement autre.

Un autre humain.
Un autre artiste.
Serviteur lui-aussi.
Exerçant d'autres formes d'art.

C'est dans l'intimité avec l'air, l'espace, que Jérémie s'épanouit, resplendit.
Dans une sorte d'accord parfait avec le vivant.
Son violon en fait partie.
Même et surtout s'il redonne voix aux morts.

Grandes, longues, plutôt belles, la matière ne résistant pas aux mains de Massimo.
Elles révélaient sa connivence totale, insolente, avec le monde des choses.

Des mains intelligentes que l'on qualifie à tort de mains de pianiste – qui sont généralement charnues, fortes comme celles des maçons, des charpentiers.

Massimo avait des mains de poète, de chirurgien, de magicien.

Des mains de commissaire-priseur.

Mais aussi des mains de flambeur, de joueur de poker.

Jérémie, amoureux de luxe inutile, n'est pas avare d'incohérence.

Une de ses incongruités réside en une fièvre d'achat d'objets indomesticables, en panne ou en passe de l'être.

Écoulés par des revendeurs douteux.

Provenant de lieux non moins douteux.

Jusqu'à l'arrivée de Massimo, ce bric-à-brac restait silencieux, inutilisable.

Figé, dans le meilleur des cas.

Certains réveils pourtant, parvenaient à grignoter un temps chaotique, fragmentaire.

Traversaient, dans un désordre insensé, le cours des jours comme celui des nuits.

Leur indiscipline, leurs hésitations remplissaient de joie l'âme de Jérémie.

Il ne leur tenait aucune rigueur de cette aptitude qu'ils avaient à sonner aux heures les plus fantaisistes.

Massimo soignait, huilait.

Les mécaniques les plus buissonnières finissaient par traverser dans les clous comme des citoyens helvétiques.

Vieux transistors, boîtes à musique, moulins à café, moulins à prière.

Reliures, porcelaines précieuses.

À longues heures, Massimo rafistolait.

À longues heures aussi, il arpentaient les marchés de Paris, en quête des fleurs les plus belles.

Il confectionnait des bouquets enchanteurs que chaque jour il renouvelait.

Pour sa plus grande joie.

Comme pour celle de Jérémie, quand il était là.

La présence de Massimo était légère.

Celle de Jérémie – volubile, mouvementée, théâtrale pour sa vie du dehors – dans la maison était sérieuse, feutrée.
Presque monacale.

Il n'y eut ni esclave ni maître.
Ni victime de la vie, ni bourreau des cœurs.

Ils vivaient dans des parties différentes de l'appartement.

Ils n'en jouaient pas moins aux dominos dans la cuisine, en buvant du raki, comme deux levantins.
C'était leur seul moment d'intimité, silencieuse le plus souvent.
Ils s'entendaient bien comme tout.

Lancées dans toutes les pièces et à portée de main, des échelles de toutes tailles, des escabeaux petits et grands,
entretenus en douce par un ami de Jérémie.

Elles étaient les béquilles, les extensions du corps de Massimo.

Jérémie lui souffle : « Je ne te l'avais pas dit, je ne vis pas seul. »

Un grand trouble saisit Ella.

Comme dans ces airs de Lulli qu'elle aime tant, en son cœur tout frémit, soupire, larmois.

Soudaine, la lumière, la douceur du bras léger de Jérémie, une odeur de restauration asiatique, symphonie de doux
et de piquant.

Du haut de son drôle de podium, chef incontesté des fourneaux, Massimo rencontre un visage ruisselant de
soulagement.

Lui qui souvent croise des regards embarrassés, pour la première fois de sa vie, eut la joie de s'offrir comme une
vision rassurante.

Finalement, il lui avait fait cette petite fille qu'elle pensait ne pas vouloir, mais qu'elle désirait assez pour négliger
de faire ce qu'il eût fallu pour l'éviter.

Depuis ce 25 décembre, bien des brèches s'étaient ouvertes dans sa forteresse.

Sa pagode prend l'eau.

Les mailles de sa cotte se défont.

Toine

Rebelle.
Elle est née rebelle, Valentine.
Inerte et forte comme un cours d'eau.
Des yeux béants.
Un regard quasi mort, incompréhensible.
Du moins aux yeux d'Ella.
Aux yeux du cœur quasi mort d'Ella.
Mort de peur de n'avoir que de l'abandon à offrir.

Elle est née rebelle, en même temps qu'inerte.
Comme une terre morne.
Une terre qui ne serait le rêve de personne.
Ne serait promise à rien.

Inerte, mais drue.

Hérissée comme des chaumes qui vous déchirent les mollets, et qu'on est petit, et qu'on a des sandales sans socquettes, et que ça griffe sur des croûtes mal fermées, et qu'il faut marcher trop vite.

Elle est finalement née.
Sous le signe du lion.
Fortement.
En état de siège.
Dans les vomissements, la douleur, les larmes.
Hérissée, hirsute.
En poings et en cris.

Ella ne refusa pas sa grossesse, elle l'ignora.
Elle était en pleines révisions pour l'internat.
Elle avait du temps pour s'y consacrer.

Depuis le premier anniversaire de sa rencontre avec Jérémie, elle ne travaillait qu'à mi-temps à l'hôpital.
Ça lui déplaisait.
Mais rater lui aurait déplu davantage.
Jérémie voyagerait beaucoup jusqu'à la fin du printemps.
Il avait accepté plus de concerts qu'à son goût pour laisser à Ella ce champs libre.

Chaque jour, où qu'il fût, il lui téléphonait longuement.
Il était à Moscou, lui trouva la voix lasse, complaignante.
Elle se sentait fatiguée, bizarre.
Il évoqua timidement l'éventualité de...
Ella avait ignoré tous ces signes qui ne trompent même pas les moins renseignées.

Quand il raccrocha (les douze coups de minuit sonnaient à toutes les pendules bien ordonnées de Jérémie), Ella appela un taxi et fila au drugstore des Champs-Élysées.

À son réveil, elle fit le test.
C'est à Leningrad que Jérémie apprit qu'il serait père d'une petite fille.

Quand à Ella, elle ne refusa pas sa grossesse, elle l'oublia.
Elle travailla comme un cheval, dans une forme parfaite, terminant et réussissant ses concours.
Ce bébé qu'elle avait oublié d'attendre et qu'elle avait laissé choir comme ce *Toine*, nom en lambeau, fatigué, bribe pendante de son véritable prénom.

Dans ce rien, cette absence, le terrain vague de ce ventre peu maternel, Toine avait puisé sa force.
Dans ce vide, sa soif.
D'apprendre, de réussir.

Elle marchait au bord des abîmes avec la sûreté d'une grosse cylindrée.
On aurait pu l'appeler hors-la-loi.

Elle était lionne, du 15 août.
De Jérémie, elle a hérité d'un sens aigu du violon.
Le violon palpite dans ses veines à la vitesse de ses emportements.

Cet instrument d'au-delà des limites l'a fait naître sauvage, effrontée.

Elle jouera comme une gitane.

Doublée d'une nageuse d'Europe de l'est.

Déterminée.

Inatteignable dans la force de ses mutismes qui, comme elle, deviendront légendaires.

Elle jouera simplement.

Sans ego.

Sans névrose.

Sans état d'âme.

Sainement.

Du fond des sillons de la musique.

Géniale et braque.

Elle avait hérité des dons exceptionnels de Jérémie pour le violon.

Mais là où il était léger, aérien, volubile – incarnation de la beauté, la beauté-même –, elle est comme un camion.

Elle trace.

Terrienne.

Dense.

Ses grandes paluches – amorphes lorsqu'elles tombent de ses bras – s'éveillent, travaillées du dedans par des forces lucides, quand elle prend son instrument.

Elle est gauche et adroite.

Des yeux sans regard, sans couleur.

Couleur de terre quand elle est grisâtre, et qui cachent une mémoire himalayesque, une concentration à couper la chique à un énarque.

Dense et creuse.

Cette autoroute partait de la musique.

Traversait la musique.

Menait à la musique.

En pleine campagne, au bord d'un talus éclaboussé de coquelicots, et de leur rouge inimitable, le train ne fait qu'ébaucher son ralenti dans un virage, peu après la petite gare de Marchezais.

C'est le direct Paris-Granville.

Un grand corps adolescent saute du dernier wagon, escalade le talus, s'aplatit et disparaît.

Le train est maintenant arrêté.

Quelques cris autour de la portière ouverte, quelques noms d'oiseaux, vitupérés par le contrôleur.

Quelques instants de battement.

Battements de cœurs accélérés.

Le silence se fait.

Le train repart.

D'entre les coquelicots et les herbes hautes, à la lisière d'un champ d'avoine encore bleu – fermé autour du ventre –, le corps s'était laissé dévaler en tonneau du haut du talus, puis s'était déroulé mollement.

C'est Toine.

Aux yeux couleur de terre.

Elle n'avait pas les cheveux verts, Valentine.

Malheureusement.

On l'aurait juré, tant ils étaient drus, rétifs, pousses d'herbe qui s'acharnent à jaillir d'entre les pavés.

Elle n'avait pas les cheveux verts, mais sans couleur.

Ternes comme du foin, quand déjà il est en meule, desséché.

C'est Toine, la rebelle aux lois.

Celles du rail.

Celles des hommes.

Régulièrement, elle prend les trains sans billet.

Tire la sonnette d'alarme quand ça l'arrange, où ça l'arrange.

Traçant son chemin.

Elle ruse avec l'ordre.

Joue à cache-cache avec lui.

À grandes enjambées indifférentes – haute sur pattes, silhouette androgyne malgré des seins déjà lourds pour ses
13 ans – Toine s'éloigne, sa boîte à violon de bois sous le bras.

Elle marche à travers champs, sans agressivité.

Mais sans respect pour tous ces jeunes épis de blé, d'orge, d'avoine qu'elle écrase.

Elle marche comme un bateau sans gouvernail.

Elle sait pourtant où elle va, même si son allure donne la certitude qu'elle ne va nulle part, que personne ne l'attend.

Elle ne prévient jamais de sa venue.

Mais le petit garçon l'attend.

L'attend tout le temps, le cœur content.

Elle, et les cassettes qu'elle pique pour lui.

Une autre qu'elle sauterait de joie, des soleils plein les yeux.

Le matin même elle l'a eu *son prix*.

C'est comme ça qu'ils disent tous.

Elle sait qu'on ne pourra pas lui refuser de partir, maintenant.

C'est tout ce qui l'intéresse.

Elle avance malgré elle.

À grandes enjambées.

Parce que ses jambes sont longues, gauches, désordonnées.

Elle porte une jupe en jean, trop courte.

Un pull trop petit sous une grande veste en suédine.

Aux pieds, des chaussures de sport sur lesquelles dégoulinent des chaussettes sans élastique.

En apparence imperméable à la tendresse de l'air, à ce tout petit vent, jamais vraiment absent de cette plaine de blé
qui court, là-bas jusqu'à la mer, ce vent qui pourrait laisser aux lèvres un goût de sel.

Elle avance comme un jeune âne, presque au hasard.

Son visage ne reflète aucune expression.

Arrivée au cimetière, elle se dirige pourtant vers les bois, par une route sablonneuse.

Bois de sapins d'abord, puis, par un chemin de terre grasse, creusé d'ornières – chemin d'herbe douce et de bosses
– bois de chênes, de charmes.

À la croisée de deux chemins, là où des noisetiers se mêleront aux chênes, au pied de l'un d'eux, Toine s'assied, sort son crin-crin de sa boîte.

Dans une sorte de chuchotis de cordes frottées, qui petit à petit monte et s'affole, elle répond aux chants des oiseaux.

Les appelle, les provoque.

Sur son visage ne passe ni amusement, ni plaisir.

Rien non plus dans son regard.

Le dialogue entre cette étrange oiseuse et les oiseaux chanteurs, est invisible aux yeux.

Ce n'est que la nuit tombée que le crin-crin se retrouve dans sa boîte fermée, sous le bras de la grande fille qui reprend sa marche molle.

Elle veut passer cette fin de semaine avec Ella et le petit garçon.

Blandine Verlet

Also available - *Également disponibles*



apartemusic.com